

Le câble

Le train de Carl s'immobilisa bien avant l'entrée en gare, avec force secousses et tressaillements métalliques, comme si le cœur de son voyage avait soudain cessé de battre alors qu'il approchait du but. Dehors, un océan de rails s'entrecroisant en tous sens, avec à l'arrière-plan le mur des Lamentations. Ce dernier consistait en un mur de briques qui bordait toute l'étendue de la gare jusqu'à la ville. Il était percé d'ouvertures étranges, rappelant des rayons de miel, à travers lesquelles on apercevait une rue et des maisons, voire quelques passants. Pour une raison ou pour une autre, il n'était pas rare que les trains restent à l'arrêt à cet endroit, en vue de l'arrivée, pendant plusieurs minutes ou plusieurs heures, c'était comme une vieille malédiction, un mal connu de longue date. Le regard des voyageurs se posait alors infailliblement sur ce mur, ce qui lui avait valu son nom.

Le matin où il avait reçu le télégramme, Carl s'était mis en route pour Gera. Il portait un jean propre et son vieux blouson de motard noir, aux fermetures éclair s'ouvrant obliquement sur la poitrine. Sa chemise venait d'être lavée. Il en possédait trois de ce modèle, des chemises d'ouvrier sans col s'ornant de fines rayures bleu pâle, qui remontaient à l'époque de ses études, alors qu'il faisait un stage sur le chantier. Il s'était même un peu coupé les cheveux, non sans peine, avec ses ciseaux à ongles émoussés – inutile d'avoir les cheveux plus bas que les épaules. L'espace d'un instant,

il lui sembla qu'il rentrait chez lui comme un homme depuis longtemps porté disparu. La plupart des naufragés ne semblaient qu'après leur retour dans leur patrie – c'était ce qui rendait si tristes ces histoires. Les revenants ne parvenaient plus à s'acclimater à la vie sur la terre ferme. Les écueils, les tempêtes, les années – toute cette solitude qui devait se révéler, finalement, le meilleur de leur existence. Souvent, ils ne supportaient pas la nourriture de la terre ferme ou mouraient par la faute de leurs cheveux trop longs, qu'ils devaient exhiber dans les foires pour gagner de l'argent et qui une nuit, pendant leur sommeil, s'enroulaient comme une corde autour de leur cou...

Le chef de train longea les wagons en jurant et en frappant aux vitres avec une canne :

— Tout le monde descend ! Tout le monde descend !

Ils étaient sur une ancienne voie de garage, qu'on avait bordée provisoirement d'un quai en bois. Pas un quai, en fait, plutôt une passerelle à travers laquelle poussait de l'herbe et même, sur le côté, quelques jeunes bouleaux, qui ne semblaient guère incommodés par le vieux cambouis et les excréments. Leurs feuilles luisaient d'un éclat jaune. Carl voyait cette lueur et entendait le cognement de ses pas sur la passerelle de bois, tandis qu'ils s'avançaient à la file, comme des prisonniers, vers le hall de la gare, sur un passage étroit entre les voies.

Le hall mal éclairé était bondé. Une marée humaine, des cris, un tapage incessant. Les haut-parleurs, qui changeaient chaque mot en une langue onirique, aux sonorités sourdes et cavernueuses, laissaient s'échapper un unique appel, parfaitement incompréhensible, répété à l'infini : « E-u-ez ! »

Le train pris d'assaut était l'express à destination de Berlin, une dizaine de wagons crasseux aux vitres jaunies par la nicotine. La veille, aux informations, il avait été question

de trains spéciaux et de nouveaux postes-frontière provisoires, entre les invites rituelles à la pondération. Certains conducteurs de l'express réussirent à escalader les fenêtres du haut du convoi graisseux pour se laisser tomber la tête première dans les compartiments bondés. Une scène digne de Bombay ou de Calcutta – dans la gare de Leipzig, elle semblait passer les bornes, comme si elle faisait partie d'une chorégraphie outrancière, aussi grandiose qu'absurde.

Avec lenteur, Carl se fraya un passage dans la cohue. Son sac ne cessait de se coincer. La bandoulière meurtrissait son épaule et menaçait de se déchirer. Il ne tarda pas à regretter d'avoir traîné avec lui tous ses livres et ses papiers – c'était si bête, si léger de sa part. Il y eut quelques jurons, son visage fut pressé contre le feutre grossier d'une veste d'où émana aussitôt une odeur animale. Puis il reçut un coup à la poitrine. Il tomba, entraîné en arrière par le poids de son sac. Quelqu'un, qui voulait sans doute simplement le rattraper, le heurta violemment du plat de la main, en plein visage. Carl sentit des relents de sueur et fut soudain incapable de s'orienter.

« E-u-ez! »

À présent, l'appel venait de très haut. C'était la voix d'un géant ivre, qui bredouillait dans les hauteurs noircies par la suie de la cathédrale de la gare, mais les nains ne lui obéissaient plus.

— Mon sac! s'écria Carl en revenant à lui.

— Quel sac, jeune homme? Celui-ci?

Le sac était toujours là. En fait, il était couché dessus. Pendant un moment, Carl ne vit que des visages penchés sur lui, avec une expression à la fois tendue et habitée. « C'est la joie, pensa Carl, une joie pure. » Cependant il n'aurait su dire, en réalité, ce qui les habitait, si c'était encore la joie ou déjà la haine.

— Vous avez besoin d'aide ?

Une jeune fille, qui devait avoir seize ans au plus, lui tendit un mouchoir. Comme toujours, Carl fut pris de court par le rouge éclatant, cette substance fraîche, légèrement poisseuse, dont il ne pouvait croire qu'elle provînt de lui – du sang.

— Ça ira ?

La jeune fille effleura le bras de Carl, il vit son visage rond, ses yeux très clairs, incolores, comme aveugles.

« Non, tu vas devoir rester avec moi, maintenant. Pour toujours. »

— Merci, ça peut aller.

Il s'avança sur un quai désert. Il s'efforçait de ne pas trop prêter attention à la jeune aveugle (elle n'était pas aveugle), mais elle resta avec lui en lui tenant le bras, comme s'ils étaient un couple, jusqu'au moment où il s'affala enfin sur un banc.

— Vous aussi, vous vouliez aller à Berlin ?

Carl renversa la tête en arrière et le sentit dans son gosier – un filet tiède s'écoulant quelque part sous son palais et qui étrangement le brûlait un peu, il fallait déglutir, encore et encore, mais on n'arrivait jamais à le faire descendre. Dès les premières années de sa jeunesse, il lui arrivait de saigner du nez. Au temps où ce genre de chose avait encore de l'importance, il impressionnait ses amis en mettant fin au saignement par un simple coup de poing contre son front. Un truc de boxeur. Le poing heurtait le front avec force, ou plus exactement glissait dessus en le frappant. Il fallait que le coup soit violent, de façon à projeter la tête en arrière. Tout était dans la secousse. Si l'on se montrait trop hésitant, ça ne marchait pas.

— Non, je voulais...

Il secoua la tête avec précaution, pour empêcher le monde de tourner sous ses yeux. La jeune fille resta encore

un moment debout à côté de lui. Carl se demanda quelle question il pourrait lui poser, puis il s'aperçut brusquement qu'elle avait disparu et murmura la réponse :

— Rentrer. Je voulais rentrer chez moi.

L'express de Berlin s'éloigna lentement du quai, les wagons bondés se mirent à défiler. Quelqu'un hurla : « Arrivederci, vagabond ! », et un chœur improvisé entonna cette chanson que Carl ne connaissait que par la voix mélancolique de sa grand-mère : « Je voudrais tant rester encore... » Il regarda les wagons s'éloigner. Le chœur des voyageurs passa devant la passerelle aux bouleaux étincelants, qui s'agitèrent en leur faisant des signes tremblants, pleins de timidité.

Le mot « vagabond » résonnait encore dans sa tête. Un vagabond était quelqu'un qui saignait du nez et restait assis sur un quai d'où aucun train ne partait. « Quelqu'un qui ne sait pas où mène le voyage », pensa Carl.

Il sortit de sa poche le télégramme. Ce n'était qu'un bout de papier, un message écrit à la main avec un cachet en dessous et en bas à droite, de la main du facteur, la date et l'heure : 10 novembre, 9 h 20. « avons besoin aide viens donc tout de suite s.t.p. tes parents. » Aucun reproche, pas un mot sur ses mois de silence, rien qu'un appel au secours. Rien que ce petit mot sans force : « donc ». Carl croyait entendre sa mère le dire à voix basse : « Viens donc... » Il la voyait descendre en hâte la colline, de ses petits pas énergiques, pour gagner la ville, il la voyait dicter l'adresse, remplir le formulaire du télégramme, soigneuse mais aussi nerveuse, tendue, si bien qu'elle ne l'appelait même pas par son nom, et il voyait M^{me} Bethmann, la dame du guichet, compter les syllabes. Même en ces jours où les événements les plus incroyables se produisaient, le « câble », comme on disait dans les bureaux de poste, continuait de fonctionner.

Carl devait avouer qu'il ne s'était pas particulièrement inquiété jusqu'alors – les parents étaient un terrain solide, une possession indiscutable, où l'on pouvait trouver refuge en cas de besoin. Ils lui avaient manqué, oui, étrangement ses parents lui avaient manqué, pas seulement durant cette dernière année où il ne les avait vus qu'une fois, mais déjà dans le passé, depuis toujours, en fait, ils lui avaient toujours manqué.

Il chercha le quai d'où partaient d'ordinaire les trains en direction du sud, vers cette région à la frontière de la Thuringe et de la Saxe, dont sa famille était originaire – « là où le renard et le lièvre se disent bonne nuit », selon l'expression populaire qu'aimait à répéter son père. Dans son enfance, chaque soir avant de s'endormir, Carl avait vu des renards et des lièvres se rendre les uns après les autres à l'orée du bois pour se souhaiter une bonne nuit. Parfois, d'autres animaux se mêlaient à eux, des animaux de toutes sortes, et parfois aussi quelques humains amis des bêtes. Il s'agissait d'un endroit bien particulier, illuminé par la lune, où toutes ces créatures douces et intelligentes se retrouvaient encore une fois à la fin du jour – un amas de silhouettes dressant le museau et levant la tête pour lancer en chœur : « Bonne nuit, lièvres de Gera, renards d'Altenbourg, corbeaux de Meuselwitz, bonne nuit ! »